Ami du Clergé du 11 février 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la Samaritaine (*fin*). — VIII. Les vrais adorateurs : la grande révélation, 65. — IX. Au retour des Apôtres, 66. — X. La moisson qui s'annonce, l'apostolat, 68.
Le mot du Pasteur. — XVII. 4e *Dimanche de Carême :* La communion, 69.
Pour une Retraite de jeunes filles. — *Les obstacles à la vertu.* — I. Les occasions de péché, 70. — II. La tentation, 73. — III Le cœur, 76.
Pour une Adoration perpétuelle. — II. Le sens de cette fête, 79.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA SAMARITAINE

VIII

LES VRAIS ADORATEURS : LA GRANDE RÉVÉLATION

Mes frères,

Est-ce à Jérusalem ou sur le mont Garizim que le vrai culte est rendu à Dieu ? Telle est la question posée par la Samaritaine. Jésus a donné la réponse : « Le salut, a-t-il dit, doit venir des Juifs ; » c'est donc eux qui sont dans la vérité.

Mais le Sauveur ne s'arrête pas là. Il a une grande révélation à faire ; tout ce qui précède n'en est que la préparation. Ecoutez :

I. — *Les vrais adorateurs*

« L'heure vient, la voici, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Ainsi, il y a une manière d'adorer Dieu qui n'est pas la vraie, qui ne lui agrée pas. L'adoration qui a ses complaisances, c'est celle qui lui est offerte « en esprit et en vérité. » Qu'est-ce à dire ?

Ce mot *le Père* n'est pas employé sans raison par Notre-Seigneur. Il sert à éclairer sa pensée. Dieu veut être assurément reconnu comme l'auteur de notre vie, donc comme ayant autorité sur nous, mais aussi comme animé envers nous de l'amour le plus paternel. Tel devra être l'*esprit*, telle devra être la *vérité* du culte qu'il veut recevoir désormais. Jusqu'ici la note dominante de la religion a été la crainte, dorénavant ce sera l'amour.

Adorer Dieu en vérité, c'est l'honorer comme il veut l'être. Or il est Père, et c'est comme tel qu'il entend être adoré. Nous devons l'honorer en fils, en fils soumis et pénétrés de la crainte de l'offenser sans doute, mais plus encore en fils aimants qui répondent à l'amour dont nous sommes l'objet. Et parce qu'il nous aime en considération de son Fils avec lequel nous ne faisons qu'un, c'est en union avec le Fils qu'il nous faut l'adorer, c'est unie à celle du Fils que notre adoration peut lui être agréable. Que sommes-nous, en effet, détachés de Jésus ?

Adorer Dieu en vérité, c'est aussi mettre nos paroles, nos actes, nos sentiments en harmonie avec nos pratiques religieuses, c'est accorder le dedans et le dehors. Que servirait d'offrir à Dieu des hommages que démentirait notre conduite ? Dieu ne s'honore pas de formules, mais de notre ressemblance avec lui.

Est-ce adorer Dieu en vérité que de réciter des prières sans désirer ce qu'elles expriment, d'avoir le mot d'amour sur les lèvres sans l'avoir dans les actes, de se donner à Dieu sans rien abandonner de son moi, de se dire prêt à renoncer au péché mais pas à celui qui nous tient le plus au cœur, de reconnaître Dieu pour Maître dans la vie privée et de le renier dans la vie publique ? « N'approchez pas du Seigneur avec un cœur double, » dit le Sage (Eccli., I, 36).

Hélas ! ne se trouverait-il pas de nos jours un trop grand nombre de chrétiens pour encourir le même reproche ? N'en voyons-nous pas qui allient la religion à l'injustice, à la calomnie, à la vengeance, à la passion, et qui servent à la fois Dieu et le monde, Dieu et Mammon ? Gardons-nous, m. f., de cet alliage et de ce dualisme si odieux au Seigneur et si funeste à la religion.

Adorer Dieu en esprit, c'est y mettre son âme, son cœur. On ne prie pas en esprit, si l'on ne s'en tient qu'aux mots articulés ; on n'agit pas en esprit, si l'on n'obéit qu'à un simple entraînement d'activité ; on ne sert pas Dieu en esprit, si on ne pratique que par tradition, par convenances.

L'âme de la vie intérieure, c'est la prière. Mais l'âme de la prière elle-même, c'est le désir, le désir sincère de ce que demandent les formules ; et l'âme du désir, c'est l'action : entendez, l'action qui tend à réaliser l'objet du désir et de la prière ; et enfin l'âme de l'action, c'est l'amour de Dieu, ce ressort, ce moteur qui donne la constance, l'énergie devant l'obstacle ou la difficulté, et qui facilite ce à quoi il se porte.

Le culte que l'homme doit à Dieu a pour premier siège le cœur. Sans doute, il ne peut pas se passer de certains rites et de temples ; mais la nécessité de ces signes extérieurs tient moins à la nature de Dieu qu'à la nôtre. Le véritable sanctuaire de la religion en esprit, c'est un cœur pur où Dieu habite, *templum Dei quod estis vos* (I Cor., III, 17).

Or, la vérité et l'esprit faisaient trop défaut au culte des Juifs. Ils se contentaient des rites matériels prescrits par la Loi : ablutions, offrandes, sacrifices. « Qu'ai-je à faire de votre encens et de la graisse de vos victimes ? leur faisait dire Dieu par la bouche d'Isaïe. Vos sacrifices me laissent indifférent. Je leur préfère de dignes sentiments. » (Is., I, 11-17). Et Jésus allait bientôt se plaindre de ce formalisme : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Mt., XV, 8). Aussi l'heure était arrivée où, Verbe fait chair, il allait incarner en lui l'adoration vraie, spirituelle, parfaite, et apprendre aux hommes à l'offrir eux-mêmes à Dieu et à s'offrir avec lui.

II. — *La grande révélation*

1. La Samaritaine paraît avoir entrevu ce mystère. Comme la voilà loin du dédain et de l'ironie du début ! « Je sais, dit-elle, que le Messie vient; quand il sera venu, il nous enseignera toutes choses. »

Juifs et Samaritains avaient besoin qu'on dissipât leurs préjugés pharisaïques, qu'on mît au point leurs fausses conceptions sur la personne du Sauveur promis, qu'on leur expliquât les oracles du Seigneur, qu'on leur interprétât les figures et les prophéties des Livres sacrés.

Nous autres, chrétiens, nous avons l'enseignement de l'Eglise, et cela nous suffit. Encore faut-il que s'y ajoute la lumière intérieure. Sans ce maître du dedans qui est l'Esprit-Saint, les vérités de la foi resteraient superficielles. Mais ce Maître intérieur ne parle qu'aux humbles, qu'aux simples, qu'aux dociles. « Je reconnais, ô mon Père, s'écriait Jésus, que vous avez révélé aux petits ce que vous avez caché aux sages et aux prudents » selon le monde. (Mt., XI, 25).

« Dieu ne s'abaisse point à des âmes si hautes, » disait Corneille. Si donc nous voulons que Dieu se fasse notre Maître intérieur, soyons de ces « petits » à qui il se communique.

Jésus par des moyens détournés a amené la Samaritaine à prononcer le mot voulu par lui, le mot qui appelle la grande révélation. Le moment est venu de la faire.

Nous nous figurons le tressaillement, le recueillement, l'émotion de l'Homme-Dieu à cette minute solennelle. Avec quelle expression de majesté et de miséricorde à la fois il dut regarder cette femme qu'il allait initier au grand mystère ! D'un ton grave et irrésistible, il lui dit : « Le Messie, c'est moi qui te parle. »

Telle était l'autorité de cette déclaration que la Samaritaine, dans son saisissement, n'éprouva aucun doute. C'était en son âme une soudaine illumination, une transformation totale ; c'était une éblouissante lumière, c'était la foi. Lui ! le Messie ! celui qu'on attendait depuis tant de siècles ! Elle le voit, elle lui a parlé, elle vient de l'entendre ! Elle ne s'étonne plus qu'elle se soit sentie conquise, dès le début, comme malgré elle !

Tomba-t-elle aux pieds de Jésus pour l'adorer et lui crier sa reconnaissance, sa soumission, sa foi ? L'Evangile ne nous le dit pas, mais nous permet de le supposer. Ce qu'il nous dit, c'est que laissant là sa cruche, elle s'en alla, avec quelle joyeuse hâte, annoncer à ses concitoyens tout ce qui s'était passé entre Jésus et elle, qu'elle les convainquit et les amena au puits de Jacob pour y rencontrer l'Envoyé du ciel. Et ce fut l'heure de la moisson dont Jésus venait dans l'intervalle de parler à ses Apôtres. Nombreux furent les Samaritains qui proclamaient : « Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que celui-là est le Sauveur du monde. » (Jo., IV, 42).

2. Quelle page émouvante que celle-là, n'est-il pas vrai !

Combien de réflexions se presseraient sur mes lèvres à la fin de cet épisode, si j'en avais le temps !

a) Il me faudrait vous dire que par mille voix sur terre on entend directement ou indirectement le : « C'est moi qui te parle. »

Il nous parle, Jésus, tous les jours, par la création. Il nous parle dans les Ecritures : livres de l'Ancien Testament, livres du Nouveau, l'Evangile surtout. Il nous parle dans l'Eucharistie, ce cœur-à-cœur où l'on se comprend même sans se rien dire. Il nous parle dans l'épreuve : maladie, infirmités, revers, croix de toute sorte, véritables visites du Seigneur. Il nous parle par les événements, lesquels manifestent sa puissance, ou sa sagesse, ou sa justice, ou sa bonté. Et qu'elles sont éloquentes toutes ces voix, pour que l'on y prête attention ! Ceux-là seuls ne les perçoivent pas dont la passion ou la dissipation ferme l'oreille.

Oh ! entendons-le, reconnaissons sa voix à ce ton d'autorité, de tendresse, de doux reproche, de suave appel, de puissant encouragement qui n'appartient qu'à Dieu.

b) Si la Samaritaine n'est pas tombée à genoux, nous, prosternons-nous ; confessons qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait su, par de si habiles détours, réhabiliter, conquérir une âme, s'en faire une apôtre. Que tout cela est beau, sublime, divin !

Il lui disait, à cette femme : « Si tu savais le don de Dieu ! » Et à cette heure elle le savait, elle, par quelle touchante expérience !

Nous qui savons aussi, par une longue et douce expérience, par notre histoire personnelle, qu'il est le Bien au-dessus de tout bien, l'Amour au-dessus de tout amour, soyons-Lui de plus en plus gagnés, conquis, attachés.

c) Enfin, comment ne pas admirer la charité et le zèle de la Samaritaine ? Favorisée du don de la foi par le Messie, elle pense aussitôt à ses concitoyens, elle s'empresse de leur annoncer la grande nouvelle, elle veut leur faire partager son propre bonheur, elle les exhorte à se rendre auprès de Jésus. Elle est apôtre.

C'est la volonté de Dieu, ce doit être un besoin pour notre cœur que de travailler à faire connaître, aimer Dieu, la religion, l'Eglise, de ceux qui sont privés de cette grâce. Procurons-leur ce bienfait par nos prières, par nos exhortations, par nos exemples. Que venus ou revenus à Dieu, ils l'adorent, eux aussi, en esprit et en vérité et se préparent la joie de le voir et de le posséder durant l'éternelle vie. Ainsi soit-il.

IX

AU RETOUR DES APÔTRES

Mes frères,

L'entretien de Jésus avec la Samaritaine prenait fin, lorsque les Apôtres revinrent apportant les provisions.

I. — *Leur étonnement*

L'Evangile mentionne leur étonnement de voir le Maître converser avec cette femme. Vient-il de ce qu'elle est de la contrée de Samarie ? Il se peut. N'oublions pas que nous sommes au début de la vie publique du Sauveur. Le Christ n'a pas encore eu le temps de réformer les préjugés de race et les inimitiés culturelles de ses Apôtres contre les habitants de cette région. Comment dès lors la conversation qui vient de se terminer ne les étonnerait-elle pas ?

Faut-il le dire, m. f. ? L'aversion, l'hostilité, la jalousie paraissent être plus tenaces, plus irréductibles au cœur des personnes dites pieuses. On dirait que leurs pratiques religieuses leur donnent le droit de se montrer plus sévères envers le prochain, ou que l'estime dont il jouit leur porte ombrage. Leurs griefs vrais ou imaginaires, elles les ressassent et elles recuisent leur fiel. Oh ! ne soyons pas de ces âmes jalouses et venimeuses : elles sont plus funestes à la religion que les impies eux-mêmes.

Peut-être les Apôtres sont-ils surpris simplement de ce que Jésus s'entretienne avec une femme. Non pas qu'ils en tirent scandale : ils ont déjà de leur Maître une trop haute idée pour voir là un manque de réserve. Mais c'est que, même chez les Juifs, sous l'action des Pharisiens, on professait une sorte de mépris pour la femme, on la tenait dans un état d'infériorité ; le mari lui-même ne lui parlait pas en public. « Mieux vaut brûler la Loi, disaient les

rabbins, que de la lui communiquer ; autant lui enseigner l'impiété. »

Et s'il en était ainsi au sein de la nation juive, que devait-il en être chez les autres peuples ! On a beaucoup écrit sur le servage et la dégradation de la femme avant Jésus-Christ et là où l'Evangile n'a pas pénétré. Sa condition était une véritable déchéance. C'est donc à Notre-Seigneur qu'elle doit d'en avoir été relevée et d'être l'objet du respect, des prévenances, des égards dont l'entoure la société chrétienne. Aussi la femme sans religion est-elle doublement coupable d'ingratitude.

Les disciples s'étonnent, mais ils n'osent interroger Jésus. Plus tard ils comprendront, ils rapprocheront cet épisode du pardon accordé à Madeleine, de l'indulgence témoignée à la femme adultère, de l'éloge adressé à la Chananéenne, de l'autorisation donnée aux saintes femmes de l'assister au cours de sa vie publique ; et ils verront en tout cet ensemble de faits le dessein de rendre à la compagne de l'homme la place qui lui convient au foyer domestique et de la réhabiliter dans sa dignité. Eux-mêmes diront par la plume de S. Paul : « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi, dans le Christ Jésus. Plus de Juifs ni de Grecs, plus d'esclaves ni d'hommes libres, plus d'hommes ni de femmes ; vous êtes tous un en Jésus-Christ et les héritiers de la promesse. » (Gal., III, 26, 28).

II. — *La nourriture de Jésus*

Ayant étalé leurs provisions, les Apôtres disent à Jésus : « Maître, mangez. » Sa réponse fait l'effet d'un refus indirect : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas. » Tout à l'heure, quand la Samaritaine avait parlé de l'eau du puits, il lui avait opposé la fontaine d'eau vive, d'eau surnaturelle. En ce moment où les siens lui présentent du pain matériel, il leur parle d'un pain spirituel dont il fait sa nourriture. En combien de pages de l'Evangile nous trouvons cette transposition d'idées, ces métaphores !

Il nous apprend en cela à nous élever des objets de la vie quotidienne, des préoccupations vulgaires, aux choses spirituelles, du signe à la réalité, de la lettre à l'esprit, du visible à l'invisible ; car il a mis dans le signe, dans la lettre, dans le visible, quelque symbole de la réalité, de l'esprit, de l'invisible. Les saints, les contemplatifs ont toujours su découvrir la sève surnaturelle sous l'écorce matérielle et rencontrer Dieu partout dans la création. Puissions-nous l'y découvrir nous aussi !

Les Apôtres, eux, s'en tiennent au sens qui vient naturellement à l'esprit : « Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ? » se demandent-ils. Jésus attendait cette question pour révéler sa pensée : « Ma nourriture à moi, reprend-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » Nous lui avons déjà entendu exprimer la même idée lorsqu'après son jeûne dans le désert il avait répondu au tentateur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Mt., IV, 4).

La volonté de son Père ! voilà donc la nourriture spirituelle de Jésus. Le mot de *nourriture* implique l'appétit, le rassasiement, l'assimilation, la force. Le Christ trouve tout cela dans l'accomplissement parfait de la volonté et de l'œuvre de son Père. C'est pour cela qu'il est venu au monde (Jo., XVII, 4), c'est en cela qu'il se complaît (Mt., XII, 50), c'est sa gloire et sa joie, c'est la loi de sa vie (Jo., V, 30), c'est son élément. Vivant de Dieu, il en a faim, il en a soif, d'une faim, d'une soif, non de besoin, mais d'amour.

La volonté de Dieu ! qu'avons-nous tous d'autre à faire ici-bas ? Nous sommes entrés dans la vie parce qu'il l'a voulu, nous la quitterons quand il le voudra, et entre le berceau et la tombe, c'est son bon vouloir que nous devons tous accomplir dans la condition où il nous a placés ; car il est, il reste, que cela nous agrée ou non, notre Maître ; nous ne nous appartenons pas, nous sommes ses serviteurs. Et son service ne consiste pas qu'en prières, en assistance aux offices religieux, en participation aux œuvres catholiques ; on le sert aussi et plus encore par l'observance de ses préceptes et par la fidélité à ses devoirs d'état. En toutes choses, corporelles et spirituelles, privées ou publiques, personnelles ou sociales, extérieures ou intimes, notre volonté doit s'adapter, se conformer, communier à la sienne, la faire passer en nous de telle sorte qu'elle nous soit comme un aliment, un élément vital. Ne pas faire la volonté de Dieu, que ce soit négligence, horreur de l'effort ou révolte, c'est s'attirer la réprobation signifiée au serviteur inutile. (Mt., XXV, 30).

III. — *Le zèle de Jésus*

Jésus vient de parler de la mission que lui a assignée son Père. Cette mission, quelle est-elle ? Il s'en explique assez clairement par les paroles qui suivent : « Ne dites-vous pas : Il y a encore quatre mois avant la moisson ? Voici ce que je vous dis : Levez les yeux, regardez les campagnes : elles blanchissent déjà pour la moisson. » Comme au cours de son entretien avec la femme de Samarie, il avait, de son regard prophétique, vu le Père adoré partout en esprit et en vérité ; maintenant, la moisson qui déjà s'annonce dans les campagnes le fait penser aux moissons d'âmes qu'il voit blanchir dans le lointain et dont ses Apôtres seront les moissonneurs.

On sent que son cœur déborde de zèle et qu'il tressaille de joie, à la perspective d'entasser d'innombrables gerbes d'âmes pour les offrir à son Père et les recueillir dans les greniers éternels. Cela, c'est l'œuvre que son Père lui a confiée ; c'est pour s'en acquitter qu'il est venu, *opus consummavi quod dedisti mihi.* (Jo., XVII, 4). Il vient de la commencer avec sa vie publique ; de cette moisson future, il a offert les prémices, le premier épi en la personne de la Samaritaine qu'il a conquise à la foi ; ses Apôtres et leurs successeurs continueront le travail jusqu'à la fin des temps.

Ce zèle, dont la flamme consume le Cœur de l'Homme-Dieu, qui s'est déjà traduit au début de notre épisode et qui vient de s'affirmer à nouveau, nous le verrons la prochaine fois couronné d'un premier succès. Aujourd'hui, bornons-nous à en bénir Notre-Seigneur. Nous en avons été l'objet. Jésus, le divin Prophète, nous a discernés un à un dans cette vue qui lui montrait échelonnée le long des âges la moisson des âmes. Il a arrêté sur nous le regard de sa miséricorde, il nous a dès ce moment appelés à le connaître et à l'aimer. Nous ne saurions trop le remercier de notre vocation à la foi chrétienne. Efforçons-nous de nous en rendre dignes en correspondant aux lumières que nous avons reçues et en nous laissant guider docilement par elles dans la pratique journalière de la vie. Ainsi soit-il.

X

LA MOISSON QUI S'ANNONCE, L'APOSTOLAT

Mes frères,

Jésus s'est révélé à la Samaritaine comme le Messie depuis longtemps attendu. Un tel changement s'opère en cette âme, une si grande joie la remplit, que, sans plus tarder, elle s'en va et elle laisse sa cruche auprès du puits. Elle vient de boire à la fontaine d'eau vive dont le Maître lui parlait il n'y a qu'un instant. Elle s'y est désaltérée et en même temps embrasée. Qu'a-t-elle besoin maintenant de cette eau matérielle qu'elle était venue chercher !

Mais pourquoi cette hâte de partir ? La pensée lui est venue, — c'est un nouvel effet de la grâce, — de faire part à ses concitoyens de ce qui vient de se passer et de les amener à Jésus. Aussitôt convertie, elle devient apôtre. Etudions cette édifiante conclusion de notre épisode.

I. — *Joies du retour à Dieu*

Nous avons ici un exemple du travail qui s'accomplit dans l'âme du pécheur revenu à Dieu. A peine s'est-il détourné des créatures et retourné vers son Père céleste, qu'il se sent transformé. Le trouble fait place à la paix, la joie succède au remords, le cœur est en fête. Il est si bon, ce Père, qu'au premier signe de vrai repentir de son fils prodigue il lui ouvre ses bras, il lui rend sa place au foyer, il le rétablit dans ses droits, il le pare d'un vêtement d'honneur et le fait asseoir au banquet de sa dilection pour lui donner un avant-goût de l'éternelle félicité. Ne dirait-on pas que l'obligé, c'est lui ? Ce qui est vrai, c'est qu'il est le plus heureux, parce qu'il aime plus qu'il n'est aimé, et parce que, selon sa propre assertion, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir (Act., xx, 35).

Ecrions-nous encore, comme nous l'avons fait récemment : s'ils savaient, les infortunés pécheurs, s'ils savaient les délices que Dieu réserve à ceux qui acceptent d'être siens, s'ils pouvaient soupçonner ce qui les attend dans ce sanctuaire qu'est le Cœur du divin Maître, ils n'hésiteraient pas à secouer leurs chaînes et à échanger leur esclavage pour la sainte liberté des enfants de Dieu ; et l'allégresse de leur âme affranchie donnerait raison au mot de S. Bernard : « Jésus, espérance des repentis, que vous êtes secourable à ceux qui vous prient, combien bon pour ceux qui vous cherchent, mais combien plus pour ceux qui vous trouvent ! »

S'il est parmi vous, m. f., de ces âmes encore retenues loin de Dieu, qui remettent d'année en année de rentrer en grâce avec lui, je les supplie de faire enfin la douce expérience des divines miséricordes. Qu'ils se rendent enfin à la voix de leur conscience, aux prières d'une mère, d'une épouse, d'une sœur, aux pressants appels de Jésus. Avec le Roi-Prophète je leur dis, et de toute mon âme : « Goûtez et jugez par vous-même combien suave est le Seigneur ! » (Ps. xxxiii, 9).

II. — *Apostolat de la convertie*

La Samaritaine est heureuse, mais elle ne veut pas jouir seule de son bonheur. Ses concitoyens se préoccupent, eux aussi, de la question du Messie : elle a hâte de leur en apporter la solution et de leur faire partager sa joie. Jésus ne l'a chargée d'aucune mission, pas plus qu'il ne demandera à ceux qu'il guérira ou à qui il remettra leurs péchés dans la suite de lui recruter des disciples ; parfois même il leur recommandera de n'en point parler. Mais, sans lui rien dire, Jésus, par sa grâce, lui a mis au cœur le besoin de faire connaître la grande nouvelle. Il l'a choisie à cette intention ; il daigne se servir d'elle auprès des habitants de Sichar ; par elle il attend les fruits de sa révélation ; il sait qu'elle ne gardera pas en égoïste le don qu'elle a reçu. Remarquons que c'est à propos et à la suite de son entretien avec elle qu'il parle à ses Apôtres de la moisson des âmes qu'il dit voir déjà blanchir. De cette moisson, les premiers épis vont apparaître avant la fin du jour où dès le lendemain ; et c'est elle, cette femme, qui aura contribué à leur germination.

De retour au lieu de son domicile, la Samaritaine raconte à ses concitoyens ce qui s'est passé entre elle et Jésus. Son récit est empreint d'une telle conviction, d'un tel accent de véracité et de persuasion, qu'un certain nombre d'entre eux l'accompagnent jusqu'à Jésus.

Ah ! m. f., quand une âme longtemps égarée dans les voies de l'erreur ou du mal est rentrée au divin bercail, il n'est pas rare de la voir devenir apôtre. On dirait qu'un feu céleste l'embrase et tend par elle à se communiquer. L'incomparable faveur dont elle a été l'objet, la Samaritaine veut la faire partager autour d'elle, pour le bien sans doute de ceux qui y prêtent attention, mais encore pour la gloire et la consolation de Celui que, comme S. Augustin, elle regrette d' « avoir si tardivement connu et aimé. »

III. — *L'Action catholique*

Ce zèle pour le salut des âmes n'est pas le privilège, la vertu réservée des pécheurs convertis. Il est une des formes, une des manifestations de l'amour des hommes pour Dieu. Il veut donc être la vertu de tous.

Etre apôtre, messager de l'Evangile, porteur du salut, annonciateur de la Vérité, c'est une ambition permise à tout chrétien ; c'est même presque un devoir, ce devrait être un besoin, car Dieu lui fait l'honneur d'une invitation à collaborer à l'œuvre du Verbe Incarné. A côté des Apôtres ses mandataires officiels, il lui plaît d'avoir des coopérateurs officieux. Au temps de sa vie publique, il en a eu dans la personne de ses disciples ; les Apôtres après lui se sont donné des auxiliaires, hommes et femmes, parmi les premiers chrétiens, et depuis l'Eglise n'a pas cessé de solliciter le concours de simples fidèles. De nos jours où les vocations ecclésiastiques se raréfient, c'est devenu une nécessité, et nos évêques font de pressants appels en faveur de l'*Action catholique*, c'est-à-dire de la participation des fidèles aux œuvres d'apostolat.

Etre apôtres, nous le devons à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, à la patrie.

1° *Nous le devons à Dieu.* Les vœux que Jésus nous a appris à formuler au commencement du *Pater* ne nous disent-ils pas l'obligation que nous avons de penser aux intérêts de notre Père céleste et d'y travailler autant qu'il dépend de nous ? Or ses intérêts ne se résument-ils pas dans la royauté de son Fils, le Verbe fait chair ? Et cette royauté, pour quoi veut-elle s'exercer, si ce n'est, comme il l'a dit tant de fois lui-même, pour sauver les âmes, pour susciter des élus qui glorifient Dieu dans le ciel ? Et puisque cette prière, le divin Maître la met sur les lèvres

de tous, c'est que tous ont le devoir de s'employer à la réalisation de ces vœux. Au surplus, l'amour que nous devons à Dieu suffirait à nous l'imposer. Aimer, c'est vouloir du bien à quelqu'un. Or, quel plus grand bien pouvons-nous assurer à Dieu que sa gloire ? et sa gloire accidentelle, extérieure, nous venons de voir qu'elle se confond avec son règne sur les individus et sur les sociétés.

2o *Nous le devons à Notre-Seigneur.* C'est une question de cœur. Nous savons que rien ne lui est plus cher que le salut des âmes ; qu'il en a fait l'objet, la raison de son Incarnation, de sa vie, de sa Passion et de sa mort ; que le retour à Dieu d'une seule âme égarée met le ciel en fête ; et afin que ne soient pas vains tant d'abaissements, de douleurs et de sacrifices, *redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus,* pour un trop grand nombre d'hommes, nous ne lui apporterions pas le concours dont nous sommes capables ? Nous nous refuserions à lui procurer cette joie ? Nous ne nous regarderions pas comme très honorés de coopérer à cette œuvre divine ? Nous n'avons pas assez d'admiration pour les missionnaires qui vont porter au loin l'Evangile, comptant pour rien les privations, les dangers, la mort elle-même, et nous ne les imiterions pas sur le champ très restreint d'action qui se présente à nous ?

3o *Nous le devons à l'Eglise.* En tant qu'épouse du Christ (Ephes., v, 25), elle a pour mission de lui enfanter des âmes pour l'éternité. Ses institutions, ses lois, son enseignement, sa liturgie, ses œuvres, son sacerdoce, sont ordonnés à cette fin. Mais dans cette tâche, elle ne saurait avoir trop d'auxiliaires. A cause des difficultés et des besoins résultant de l'état des esprits et de la société, des préjugés, des erreurs en cours, de l'opposition faite au catholicisme, il lui faut adapter à des circonstances nouvelles des moyens nouveaux de pénétration, ou de préservation, ou de conservation, ou de restauration ; et elle souhaite d'avoir dans tous les milieux sociaux des dévouements qui secondent son action et suppléent à la pénurie de ses ministres.

4o Enfin, *nous le devons à notre pays.* Il n'est pas un vrai chrétien qui ne déplore l'indifférence, l'ignorance religieuse, l'oblitération du sens moral, l'affaiblissement de la foi, plus peut-être que l'hostilité ouverte qui caractérisent notre époque et qui mettent en péril aussi bien la société que la religion. Mais si nous sommes attristés et effrayés devant ce fait, n'avons-nous pas le devoir, pour conjurer le danger et remédier au mal, d'apporter notre appoint au relèvement de notre France ? Lorsqu'un navire commence à faire eau, tous les passagers ont intérêt à parer au danger qui les menace. L'heure présente est grave pour notre pays. Il appartient à chacun de ceux qui ont à cœur son salut, d'empêcher dans sa sphère les progrès du flot dévastateur et de calfater le bâtiment national.

Le temps me manque pour vous en indiquer les moyens. Ils vous sont connus d'ailleurs : vous vous nommez à vous-mêmes la prière, l'édification du prochain, le raisonnement, la mortification.

* *

Tel est, m. f., le dernier enseignement que renferme l'épisode de la Samaritaine. Recueillons-le après tous les autres. Qu'après nous avoir fourni des considérations propres à nous sanctifier nous-mêmes, cette page de l'Evangile nous porte à nous dévouer au salut de nos frères. Travaillez-y pendant cette sainte quarantaine. Puisse la conviction, l'ardeur qui accompagnera vos exhortations, et la persuasion qui viendra de vos exemples gagner à la cause du Christ des âmes jusque-là rebelles ! Ainsi soit-il.

FIN

LE MOT DU PASTEUR

XVII

4e Dimanche de Carême

LA COMMUNION

Mes frères,

Les Apôtres étaient revenus fatigués d'une tournée de mission. Il était impossible d'avoir un peu de tranquillité auprès du Maître, à cause du va-et-vient de la foule. Alors Jésus les emmena sur la rive orientale du lac de Tibériade, dans un lieu inhabité.

Mais les multitudes enthousiastes découvrirent bientôt sa retraite. Quand il vit arriver ces bons Galiléens, touché de leur foi et oubliant son projet de repos, le Sauveur se mit à les instruire.

Les heures passèrent rapidement ; la nuit approchait, et cette foule n'avait rien à manger. C'est alors que Notre-Seigneur opéra le miracle de la multiplication des pains, dont vous venez d'entendre le récit.

Ce miracle en présageait un autre beaucoup plus important : la multiplication de l'Eucharistie.

M. f., le fond du mystère eucharistique, ce pourquoi Jésus l'a institué, ce n'est pas la présence réelle de Jésus-Christ sur l'autel, ce n'est pas même l'immolation de son corps et de son sang, c'est la manducation de ce corps et de ce sang, c'est la communion.

D'où ces deux pensées à vous développer brièvement : 1o Qu'est-ce que communier ? 2o Quand doit-on communier ?

I. — *Qu'est-ce que communier ?*

1. Communier, c'est recevoir en nourriture Notre-Seigneur tel qu'il est dans l'Eucharistie.

Il n'est pas nécessaire de recevoir les deux espèces du pain et du vin, puisque chacune contient Jésus-Christ tout entier. Les prêtres qui communient sous les espèces du pain et du vin ne reçoivent pas Jésus-Christ plus que les fidèles.

Jadis, les fidèles communiaient sous les deux espèces comme les prêtres. La communion sous l'espèce du vin a été supprimée au XIIe siècle. Cependant les Grecs, même à Rome, communient encore aujourd'hui sous les deux espèces, ainsi que le diacre et le sous-diacre à la messe solennelle du Pape.

2. Mais pourquoi communier ? Pour alimenter notre vie surnaturelle.

M. f., il existe une loi universelle : la loi de l'alimentation. Nul ne peut s'y soustraire. Tout être qui vit, depuis le plus bas degré de l'échelle, a besoin d'un aliment. La plante vit des sucs de la terre. L'animal se nourrit de la plante et sert à son tour de nourriture à l'homme. Mais celui-ci, en plus de sa constitution naturelle, est devenu par le baptême un être divin. Dès cette terre, il est appelé à vivre de la vie divine afin de pouvoir plus tard, au ciel, en vivre pleinement, définitivement.

Or, de quelle chose peut s'alimenter notre vie sur-

naturelle ? Le surnaturel ne se nourrit que de Dieu. Et cette nourriture, c'est Jésus-Christ qui nous la procure. Chaque jour, sur nos autels, il s'immole pour devenir le pain surnaturel de l'homme. « Ma chair, nous dit-il, est une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage... Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous... Qui me mange vit par moi, comme je vis par mon Père. » (Jo., VI).

M. f., vous avez entendu : la communion pour l'âme chrétienne est un acte vital. Le Sauveur, en effet, en nous donnant son corps sous les espèces eucharistiques, n'a pas dit : « Prenez et adorez, » mais : « Prenez et mangez. » Dès lors, communier, c'est nous assimiler la vie divine réellement et substantiellement contenue dans l'Eucharistie. Quand nous recevons la sainte Hostie, c'est Jésus lui-même qui descend dans notre poitrine. Et à ce moment même il nous saisit, nous pénètre, attise le feu de la charité dans notre âme, s'empare de notre vie surnaturelle, la soutient, l'augmente, la retrempe, lui apporte un certain bien-être qui dispose notre âme à la joie, *sustentat, auget, reparat et delectat*.

Néanmoins, l'aliment eucharistique, comme les aliments corporels, n'agit d'ordinaire que par degrés et par un usage continu. Avez-vous réfléchi à cela ? En conséquence, quand doit-on communier ?

II. — *Quand doit-on communier ?*

Jésus-Christ semble avoir laissé à chacun la liberté de s'approcher plus ou moins souvent de la Table sainte : bon Maître qui se contente d'affirmer à ses disciples qu'il est l'aliment indispensable de leur vie surnaturelle, et qui compte sur leur amour pour en régler l'usage.

C'est pourquoi, durant les premiers siècles, les fidèles, persuadés d'obéir aux intentions du divin Maître, communiaient chaque fois qu'ils prenaient part au saint sacrifice. Plus tard, lorsque les masses païennes de l'Empire romain ou des peuples barbares entrèrent dans l'Eglise, un trop grand nombre ne comprirent pas la volonté du Christ. Les évêques prirent les mesures nécessaires pour remédier au mal. Et ces ordonnances en vigueur dans les différents diocèses, le concile de Latran, en 1215, se préoccupa de les uniformiser. Il porta une loi qui obligea l'Eglise universelle : « Tout fidèle de l'un et l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, devra faire, au moins une fois l'an, la confession de ses péchés... et recevoir avec respect, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie. » En vertu de cette loi, confirmée par le concile de Trente, tout chrétien est tenu par une double obligation : la confession une fois par an, et la communion au temps de Pâques. L'une et l'autre obligent sous peine de péché grave. Dès lors quelqu'un qui, par oubli ou par mauvaise volonté, n'aurait pas communié à Pâques, demeure obligé, sous peine de faute grave, de communier pendant l'année. Anciennement, cette communion devait être reçue dans sa propre paroisse ; aujourd'hui on est libre de la faire n'importe où ; mais ceux qui font leurs Pâques hors de leur paroisse sont invités à en informer leur curé.

L'Eglise a donc fixé le minimum obligatoire : la communion pascale. Elle ne prétend certes pas que ceux qui s'en contentent répondent au désir total du Christ. Ses intentions à cet égard sont manifestes ; fidèle interprète des sentiments du Sauveur, elle nous presse d'aller souvent nourrir notre vie surnaturelle au banquet eucharistique. « Si c'est le pain quotidien, dit S. Ambroise, pourquoi ne le manger qu'une fois l'an ? Mangez quotidiennement ce qui peut chaque jour vous profiter. » Le concile de Trente souhaite « que les fidèles qui assistent à la messe communient, non seulement en esprit et en désir, mais sacramentellement. » (Sess. XXII, cap. 6). Et Pie X, dans son décret du 20 décembre 1905, insiste jusqu'à six fois pour recommander la communion quotidienne « à tous les chrétiens ».

* *

M. f., quelques semaines seulement nous séparent des fêtes pascales. Songez que Pâques, pour chacun de vous, c'est avant tout la communion avec le Christ vivant qui vous fait vivre. Il vous attend à la Table sainte à laquelle il vous convie. Refuserez-vous, frères très aimés, de répondre à son appel? Repousserez-vous la main du Christ qui vous tend l'aliment divin ?

Quant à vous qui vous approchez du banquet eucharistique à toutes les bonnes fêtes, examinez si vous n'auriez pas plus de profit à mieux répondre aux invitations de Notre-Seigneur, à rendre fréquente votre communion, ou à rendre quotidienne votre communion fréquente.

Oui, tous d'un même cœur, efforcez-vous que les hosties ne restent pas dans le ciboire, mais qu'elles aillent alimenter la vie surnaturelle de vos âmes.

POUR UNE RETRAITE DE JEUNES FILLES

Les obstacles à la vertu

I

LES OCCASIONS DE PÉCHÉ

Mesdemoiselles,

Le commandement de l'Esprit-Saint qui nous ordonne de fuir le péché comme on s'éloigne à la vue du serpent, — quelle comparaison plus vive ? Y a-t-il bête des forêts ou des buissons qui inspire plus d'horreur et de frayeur ? — ce commandement continue ainsi : si vous en approchez, il vous enveloppera, vous enlacera, vous fera son prisonnier.

Ainsi Dieu nous met en garde, non seulement du péché, mais encore de tout ce qui conduit au péché.

Recommandation, — bien plus, prescription formelle, nous le verrons au cours de cette Retraite, — trop peu comprise et trop peu observée des chrétiens, surtout de la jeunesse. La plupart des péchés, j'entends des péchés qui introduisent le désordre dans une vie, sont la suite d'une imprudence grave. Nous avons succombé au péché ; pourquoi ? Parce qu'au lieu de nous défendre de tout ce qui achemine insensiblement au mal, nous nous sommes laissés séduire par curiosité et par faiblesse, si même nous n'avons pas voulu, désiré, recherché, ce qui pouvait mettre sur la pente du péché. Le gouffre a une attirance étonnante, une attirance qui donne le vertige.

Je voudrais consacrer cette Retraite à vous prémunir des dangers du péché.

Parlons aujourd'hui du premier de ces dangers : *les occasions de péché*.

1° Que faut-il entendre par occasions de péché ?
2° Quelles règles suivre dans les occasions de péché ? Deux points de la plus haute importance, sur lesquels j'appelle toute votre attention.

I. — *Notion et division de l'occasion de péché*

Et d'abord, que faut-il entendre quand nous parlons d'occasions de péché ?

Il faut comprendre, non pas les occasions éloignées, mais les occasions prochaines, et les occasions prochaines volontaires. Je m'explique.

1. Quoi que ce soit, personne ou chose, qui en tombant sous nos sens a fait naître en nous l'idée du mal et nous a portés ainsi à le commettre, peut être regardé comme l'occasion de notre péché. Mais si cela est arrivé par hasard, si la chose fut purement accidentelle, si le cas est rare, il y a là simplement ce que nous appelons une occasion *éloignée*, une occasion en quelque sorte imprévue et imprévisible de notre chute. Toutes les créatures du bon Dieu qui me sont données comme moyen de faire mon salut, peuvent devenir, dans ce sens, des occasions de péché, même les plus pures, même les plus saintes. Car s'il est vrai que la plupart de nos fautes proviennent de nos passions et de nos mauvaises habitudes, il est pareillement vrai que ces mauvaises passions et ces mauvaises habitudes sont d'abord mises en branle par quelque objet extérieur.

Dans ces conditions, il ne peut y avoir pour nous obligation de fuir ces occasions éloignées, il y a même impossibilité de le faire ; autrement, comme dit l'apôtre S. Paul aux Corinthiens, il faudrait se retrancher de ce monde, puisque tout accidentellement peut nous suggérer l'idée du mal : *alioquin debueratis de hoc mundo exiisse* (I Cor., v, 10). Il suffit de savoir que nous vivons au milieu d'un monde pervers : *totus mundus in maligno positus est* (I Jo., v, 19) ; qu'il suffit d'une étincelle pour mettre le feu à notre concupiscence : *concupiscentia quasi ignis exardescit* (Eccli., IX, 9) ; et que par conséquent nous devons nous conduire prudemment, avec humilité, modestie, esprit de prière, dans l'attitude que nos images chrétiennes donnent à la Vierge, pour ne pas tomber : *videte, fratres, quomodo caute ambuletis* (Eph., v, 15).

2. Mais à côté de ce danger général, commun, inévitable, il y a où il peut y avoir dans une existence telle ou telle circonstance extérieure, qui, de sa nature ou à cause de notre faiblesse personnelle, nous entraîne toujours ou presque toujours au mal, si bien que nous savons d'avance, par nos antécédents, que si nous nous y retrouvons, ce sera pour nous très probablement et même infailliblement le péché. C'est par exemple la compagnie ou la fréquentation de telle personne, — au masculin ou au féminin, — avec qui vous seriez liée d'une affection désordonnée et qui s'accompagne et se termine généralement par le péché, soit dans des conversations, soit plus gravement encore. C'est encore telle lecture plus ou moins légère, dont le titre amuse l'imagination, puis la surexcite, éveille des pensées mauvaises contre la fascination desquelles vous ne vous défendez au commencement qu'avec mollesse et auxquelles vous finissez par vous complaire. C'est aussi telle partie de plaisir, telle réunion, tel spectacle, tel divertissement dont l'attrait est si fort que vous les faites passer avant vos devoirs envers Dieu, en lui sacrifiant l'assistance à la sainte messe le dimanche; avant vos devoirs envers le prochain, en lui donnant la préférence sur vos obligations de justice ou de charité ; avant vos devoirs envers vous-mêmes, en y exposant la pureté de votre cœur.

Vous le comprenez, dans ces conditions, pour l'âme le danger n'est plus seulement éloigné, improbable, tout occasionnel ; au contraire, il est proche, moralement certain, quasi inévitable : c'est l'occasion *prochaine*.

3. Pourtant, même parmi ces occasions prochaines, il en est que nous sommes contraints de subir. Voici une épouse dont le mari, malgré ses exhortations et ses efforts, manque gravement et habituellement à ses devoirs d'état, et qui a pourtant l'obligation morale de vivre avec lui ; voici une jeune fille que son travail place dans un milieu sans foi ni pudeur et qui néanmoins n'a pas, pour le moment, d'autres moyens de subvenir à son existence et au soutien de ses parents ; voici un enfant qui fréquente une école notoirement athée et mauvaise et dont la famille ne peut assurer autrement l'instruction, par exemple, faute d'école meilleure. Pour cette femme, pour cette jeune fille, pour cet enfant, il y a occasion et occasion prochaine de pécher et de pécher gravement, contre l'honnêteté ou contre la foi. Mais le moyen de faire autrement sans manquer à d'autres devoirs, sans s'exposer à mourir de faim, sans vouer à la misère l'avenir d'un enfant sans aucune instruction ? Il y a bien ici occasion prochaine, mais occasion prochaine *nécessaire*, indépendante de notre volonté, contre laquelle on ne peut rien.

Mais rentrez un peu en vous-même ; examinez votre conduite ; jugez-vous sincèrement. En dehors de cette catégorie d'occasions prochaines inévitables, n'y en a-t-il pas que l'illusion fait regarder comme nécessaires et qui ne le sont pas en réalité, parce qu'on pourrait sans inconvénient se passer de l'agrément de telle personne et du petit bénéfice supérieur que donne telle place, telle charge, tel emploi ? N'y en a-t-il pas de consenties volontairement pour une légère satisfaction ou un motif futile ? N'y en a-t-il pas même qui sont désirées, voulues, recherchées, oh ! je ne dis pas dans l'intention bien arrêtée d'offenser Dieu, car le péché de malice est rare parmi les fidèles, mais dans le but de se donner du plaisir ? C'est alors l'occasion prochaine *volontaire*, c'est-à-dire, la circonstance extérieure qui nous conduit le plus souvent au péché et que nous pourrions facilement ou librement écarter.

4. Et, remarquez-le bien, il faut mettre au nombre de ces occasions dangereuses non seulement celles qui exposent la dignité privée ou publique de la vie, mais toutes les occasions de péché, de quelque nature qu'elles soient.

Si les exemples que je vous ai donnés pour éclairer cet enseignement appartiennent surtout à ces fautes impures, c'est que, — il faut bien le reconnaître, — c'est là le grand péché du monde : *peccatum mundi*. Mais ce ne sont que des exemples, et cette doctrine s'applique aux occasions prochaines de quelque péché que ce soit. Dans sa 1re lettre aux Corinthiens S. Paul interdit aux fidèles d'avoir des relations non seulement avec les impudiques, mais encore avec les hommes cupides et avares, ou avec les idolâtres. Sa défense vise donc tous les genres de fautes graves, puisqu'elle embrasse les péchés contre Dieu, auxquels les entraîneraient les idolâtres ; les péchés contre le prochain, qu'occasionnerait la fréquentation des hommes cupides et avares ; et les péchés contre soi-même, auxquels exposeraient les relations avec les impudiques. Un livre ou journal, une réunion contre la religion, la fréquentation d'un voleur, d'un spéculateur, d'un criminel sont des occasions prochaines de péril au même titre qu'un ami pervers, que certains films ou théâtres ou qu'un

livre pornographique ou simplement sensuel. Nous parlons, non pas uniquement des occasions prochaines d'impureté, mais des occasions prochaines de *péché en général*.

Ne me reprochez pas d'avoir fait de la première partie de cette instruction une simple explication de catéchisme. Nous ne sommes pas ici pour distraire notre esprit dans de hautes considérations sur les mystères de la foi, pour goûter le plaisir de belles phrases, pour nous tromper nous-mêmes dans une piété factice toute faite de sentiments. Nous faisons notre retraite pour nous rappeler au sérieux de la vie en réfléchissant sur notre destinée et en étudiant les moyens de la réaliser.

Maintenant que vous comprenez bien ce qu'il faut entendre par *occasion prochaine* de péché, vous êtes en mesure de former votre conscience sur les règles à suivre vis-à-vis de ces occasions, soit nécessaires, soit volontaires.

II. — *Règles à suivre*

1. Vis-à-vis des occasions de péché *nécessaires*, il ne peut être question de les éviter. Rappelez-vous les exemples que je vous ai donnés. Des circonstances morales ou matérielles nous y rivent, indépendamment de notre volonté.

Du moins nous pouvons et nous devons, sous peine de péché grave, prendre les moyens de neutraliser ou d'atténuer leur influence pernicieuse sur nous. Je suppose une jeune fille qui momentanément ne peut trouver d'emploi ailleurs que dans le milieu pervers où elle travaille. L'Eglise ne va pas la condamner à mourir de faim pour la soustraire à ce milieu, mais elle l'oblige à prendre des précautions qui la protégeront, par exemple : une fréquentation plus assidue des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et un recours plus continuel à la prière. De même que le corps soumis à un travail épuisant résiste mieux à cet épuisement par un régime plus abondant et plus solide, ainsi l'âme, plus forte de la grâce de Dieu, pourra réagir plus énergiquement contre les tentations qui lui viendront du dehors. De la sorte, ce qui était occasion prochaine, deviendra occasion éloignée.

Mais si elle se refusait à employer ces remèdes et à suivre ce régime, elle ferait ainsi preuve, pour ainsi dire, qu'elle aime le péril, qu'elle veut continuer de s'y exposer, et dans ces conditions elle serait gravement coupable.

2. Vis-à-vis des occasions prochaines *volontaires*, la règle de conduite est nette et précise et elle est unique : il y a obligation stricte, obligation en conscience, obligation sous peine de péché et de péché grave, de les éviter.

En cent endroits de l'Ecriture, Dieu nous a manifesté clairement sa volonté à ce sujet. « Fuyez le péché comme on fuit à la vue du serpent ; si vous en approchez il vous tuera... Fuyez Babylone, c'est-à-dire, des milieux corrompus et corrupteurs, et que chacun sauve son âme... Eloignez-vous, sortez des occasions, ne touchez pas ce qui est souillé. » Voilà avec quelle force s'exprime l'Esprit-Saint.

L'Eglise tient le même langage. Elle interdit à ses prêtres d'absoudre tout pénitent qui se jette dans l'occasion voulue, qui la recherche ou même qui refuse de l'éviter. Elle nous défend non seulement de lire : ce qui est le péché, — mais même de posséder dans nos bibliothèques : ce qui est l'occasion de péché, — certains livres qu'elle condamne nommément parce qu'ils sont contre la foi ou les mœurs. Elle met obstacle dans la mesure du possible, et n'y consent qu'à certaines conditions, au mariage des catholiques avec les infidèles, qui ne vont jamais sans péril pour la partie catholique et pour les enfants.

D'ailleurs, est-ce que la conscience ne nous dicte pas la même ligne de conduite ? Est-ce que le ferme propos et l'obligation d'éviter le péché n'inclut pas l'obligation et le ferme propos de fuir ce qui infailliblement nous conduit au péché ? Est-ce que vous ne blâmeriez pas ouvertement un malade qui prendrait telle boisson ou tel aliment que lui défend son régime, et qu'il sait nuisibles à sa santé? Vous savez d'expérience la vérité de cette parole de l'Ecclésiastique : « Celui qui aime le péril y périra. *Qui amat periculum, in illo peribit* » (III, 27). Celui qui garde du feu dans ses vêtements sera carbonisé ; celui qui se jette dans l'abîme, y trouvera la mort.

3. Remarquez-le bien : dans cette voix de Dieu, de l'Eglise et de la conscience, comme je vous le disais tout à l'heure, il y a un *ordre formel*. Ce n'est pas seulement, comme trop souvent beaucoup se l'imaginent, un conseil, une recommandation, une exhortation, qu'on peut éluder en prenant d'autres précautions, par exemple en se promettant d'être forts au moment de la tentation à laquelle on s'expose. Non, c'est une véritable obligation en conscience, sous peine de péché.

J'y insiste, parce que je connais l'obstacle le plus fréquent à prendre ces moyens énergiques, et les subterfuges dont usent certaines âmes pour éluder cet ordre pénible et tranquilliser quand même leur conscience.

On a de l'affection pour telle ou telle personne dont la société est une occasion prochaine de péché. On craint de lui faire de la peine, de lui causer déception, de lui voir un air malheureux en l'évitant, ou de la faire sourire en lui avouant ses troubles intérieurs et sa résolution. Alors on cherche un biais, un moyen terme, une solution facile qui concilie à la fois les exigences impérieuses de la conscience et le désir de ne pas contrister la personne aimée. On continuera de la fréquenter, mais avec la ferme résolution de ne plus tomber.

Comment douter de la force protectrice d'une si heureuse décision ? Est-ce que tous les bons principes qu'on tient de son éducation et de son milieu, tous les bons instincts qu'ont développés et fortifiés de longues habitudes de vie honnête, toutes les pratiques de piété auxquelles on n'a jamais manqué, ne seront pas là pour nous défendre contre nous-mêmes ? Ne sont-ce pas autant d'anges gardiens qui voleront à notre secours au moment critique ?

Et fort de ces pensées, on se sent une si belle assurance d'éviter la chute que, de bonne foi, on se tient pour dégagé de la solution extrême préconisée par le confesseur, et bardé désormais d'une armure invincible.

Vaines illusions ! qui témoignent peut-être d'une certaine bonté d'âme naturelle, mais qui révèlent aussi une grande inexpérience. Vouloir demeurer ainsi dans l'occasion prochaine sans succomber, c'est vouloir courir sur l'eau sans enfoncer, c'est vouloir marcher sur des charbons ardents sans se brûler les pieds, c'est vouloir se pencher sur l'abîme sans être étourdi et pris de vertige. S. Bernard l'a dit, et vous en conviendrez si vous êtes sincères avec vous-mêmes : « C'est un plus grand miracle de ne pas tomber dans les occasions dangereuses que de ressusciter un mort.

Majus est miraculum inter vehementes occasiones non cadere, quam mortuos suscitare. » Il n'y a qu'un moyen d'éviter les rechutes : fuir et fuir promptement, énergiquement, constamment les occasions dangereuses.

— Morale de fer, répondra-t-on ; je ne puis pas; mon cœur saigne, il saigne de rompre une affection qui était sa vie et de faire pleurer des yeux qu'il aime.

— Ames chrétiennes, ne seriez-vous plus capables d'entendre ni de comprendre le langage de votre divin Maître? Il était la bonté, la douceur et la pitié même, et pourtant il a dit, sous le voile transparent d'une parabole qu'il ébauche et qui peut nous paraître outrée à première vue (Mt., v, 29-30) : « Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi. » Et que signifie cette parabole que j'appellerais la parabole de l'amputation, ou de l'opération chirurgicale ? Cela veut dire, explique S. Augustin, que quand une personne vous serait aussi chère que la prunelle de vos yeux, quand un objet ou un emploi vous serait aussi nécessaire que votre bras droit, vous devez quitter tout cela, dès que c'est pour vous une occasion d'offenser Dieu. Pourquoi ? Parce que votre salut est en cause, et qu'il vaut mieux, comme poursuit Notre-Seigneur, qu'un seul de vos membres périsse et que votre corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne, absolument comme on se résout à l'opération et qu'on sacrifie un membre pour sauver sa vie.

— C'est bien dur tout cela : *durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?*

— Oh non ! détrompez-vous, ce langage est celui du frère, de l'ami qui vous a le plus aimé, qui vous a aimé jusqu'au sacrifice de sa vie pour vous, c'est le langage de Jésus. Jésus ne veut que nous rendre heureux : « Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté ! » Et il le dit : « Que la paix soit avec vous. Le royaume de Dieu est paix et joie. » (Rom., XIV, 17). S'il a parlé de la sorte, c'est qu'il y a dans cette conduite le secret de votre véritable bonheur ici-bas et là-haut.

Et nous autres prêtres, en vous répétant ces enseignements de Jésus, quoi donc nous guide ? Certes, ce n'est ni l'intérêt, ni le désir de plaire, ni la recherche des louanges, car alors on vous prêcherait une autre morale, la morale facile du monde. Ce qui nous guide, c'est l'affection que nous portons à votre âme.

Serait-il possible que vous ne compreniez pas où sont vos vrais intérêts ? Non pas ! Nous avons plus confiance que cela en vous ! Vous êtes venues à la retraite, non pas pour un voyage de plaisir, mais pour retremper votre âme dans le recueillement, dans la prière, dans la vérité. La lumière et les bons désirs de cette journée porteront leurs fruits et à la résolution encore plus ferme que par le passé d'éviter coûte que coûte le péché, vous joindrez, s'il en est besoin, celle de rompre avec tout ce qui pourrait être actuellement dans votre vie une occasion de péché.

* *

Avez-vous quelque jour assisté, dans une ménagerie ou dans un jardin zoologique, au repas des fauves ? C'est une des grandes attractions de ce genre de curiosité. Sur le coup de 16 heures on voit les visiteurs se masser devant les cages des lions, des tigres, des panthères.

Jusqu'alors lions, tigres et panthères vont et viennent de long en large dans leurs cages étroites. Quelquefois ils s'arrêtent et regardent d'un œil hébété le public qui est là. Mais enfin on s'étonne de trouver si mornes ces fauves qu'on s'imaginait tout en nerfs, aux jarrets d'acier, aux yeux jetant des éclairs.

Tout à coup, dès que roulent devant les cages les chariots chargés de quartiers de viande saignante, ces fauves s'animent, ils se dressent contre les barreaux, ils rugissent à couvrir toute conversation. Les instincts de la bête se sont réveillés. On a mis devant eux leur proie.

Ainsi, en tout homme sommeillent des instincts mauvais. Ils ne sont jamais complètement anéantis et un rien pourrait les réveiller. C'est assez qu'ils soient en nous sans leur jeter leur pâture. Et c'est leur jeter leur pâture, que de s'exposer aux occasions de péché.

Combien qui s'excusent ou qu'on excuse en disant : « Ce qui le perd, c'est l'occasion ! »

Pour nous préserver du péché, seul obstacle à notre salut, gardons-nous de l'occasion du péché. Ainsi soit-il.

II

LA TENTATION

Mes enfants,

Qui veut persévérer et grandir dans la pratique des vertus chrétiennes, doit être averti des difficultés qu'il rencontrera. Ces difficultés sont multiples. Il est possible pourtant de les ramener à trois groupes généraux, ce que nous appelons aujourd'hui : les occasions de péché, le démon, le cœur ; ce qu'on appelait au XVIIe siècle : le monde, le démon et la chair.

Oui ! à côté du monde et distinct de lui, il y a le démon ; à côté des occasions de péché, et indépendante d'elles, il y a la tentation. Sans s'exposer aux dangers du monde et même après s'être soustraite à dessein à ces dangers, une âme peut courir de grands risques par le fait de la tentation. Dans leurs solitudes, qui les retranchent de tout contact avec le monde, les ermites d'autrefois ou les cloîtrés d'aujourd'hui ne sont pas à l'abri des suggestions mauvaises du démon, comme en témoignent les fameuses tentations de S. Antoine.

Et il se trouve que la tentation devient un vrai sujet de tourment qui dégénère parfois en scrupules. Même quand le mal n'empire pas à ce point, il gêne pourtant la marche en avant. L'âme s'attarde à discuter avec le démon, à débattre avec lui de ses victoires ou de ses défaites, quand elle aurait besoin d'une plus grande liberté intérieure pour s'occuper de ses progrès.

Pour assurer cette pacification intérieure si nécessaire, je voudrais, dans cette instruction, donner une règle de conduite brève, claire, pondérée, au sujet de la tentation, à l'âge où elle fait irruption dans votre vie avec une violence qui vous prend souvent au dépourvu et qui menace de jeter bas tout ce qu'avaient construit jusqu'ici les années de formation.

Cette ligne de conduite, je la ramène à ce triple mot d'ordre : 1o *Comprenez* la tentation ; 2o *Combattez* la tentation ; 3o *Utilisez* la tentation.

I. — *Comprenez la tentation*

Et d'abord ne vous en étonnez pas, surtout à votre âge, et sous quelque forme qu'elle se présente, mais le plus communément contre votre vertu.

1. Ne vous en étonnez pas, parce que c'est chose normale. L'adversaire n'a pas d'autre préoccupation que de créer des difficultés pour assurer son triomphe. Et quand il s'agit d'un adversaire malin et habile comme le démon, bien sûr qu'il attend et guette l'occasion favorable, l'éveil des sens chez l'adolescent, pour attaquer son ennemi sur son point faible.

Evidemment, il y a des exceptions. La vie des saints enregistre le cas d'âmes qui ne connurent pas certaines tentations. La grande sainte Thérèse, par exemple, déclare elle-même dans sa vie : « Je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui aurait pu flétrir l'innocence, » et nous lisons dans les *Relations* (Lettres, III, 429) « qu'il n'y eut jamais rien en elle qui ne fût absolument chaste et pur. » Mais ce sont là exceptions, pour certaines âmes privilégiées, qui connurent du reste d'autres tentations. Il n'en reste pas moins que c'est la loi générale que l'homme soit tenté. Cela est si vrai que Notre-Seigneur lui-même n'a pas voulu s'y soustraire et que, s'il a ignoré les tentations du dedans, il a voulu subir les tentations extérieures du démon.

2. Puisqu'il ne faut pas s'étonner de la tentation, il ne faut pas davantage s'en troubler. Nous savons à quoi nous en tenir sur la bonté de Dieu, nous savons qu'il ne peut pas permettre que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, que nous restons toujours libres. Certes, le démon est une force, il est puissant, il est rusé. Mais Dieu qui est avec nous est la toute-puissance, et il a vaincu Satan.

Dans ces fameuses tentations de S. Antoine, si souvent illustrées par la littérature et la peinture, le démon de l'incontinence, le plus redoutable pour la jeunesse, se montre au saint ermite sous les dehors d'un nain. Il y a là tout un symbole de sa faiblesse en face de l'âme qui s'appuie sur Dieu. Aussi S. Antoine se gausse de lui et il chante dans son cœur : « Le Seigneur est mon aide et je me moque de mon ennemi » ou encore : « Quand je serais entouré des escadrons de mes ennemis, mon cœur ne craindra pas. » (Ps. XXIX).

Une bonne fois pour toutes, tenons pour ce qu'elle est et jugeons à sa valeur cette tentation, dont nous ne devons ni nous étonner, ni nous troubler : elle n'est pas un péché, mais une épreuve que Satan provoque comme moyen de nous entraîner au mal, et que Dieu permet comme occasion d'un plus grand bien.

Non ! ne voyons pas le péché dans la tentation, quelle qu'elle soit, quand bien même elle déclencherait des troubles jusque dans notre sensibilité, alors même qu'elle nous poursuivrait comme une obsession.

Elle vous semble péché ? Mais vous savez bien, et nous le dirons tout à l'heure plus longuement, qu'elle peut et qu'elle doit devenir occasion de vertu.

Elle vous trouble, même physiquement ? Faut-il vous répéter la distinction classique, que le péché ne consiste pas à *sentir*, mais à *consentir*, c'est-à-dire à accepter délibérément le plaisir qu'on sait défendu ?

Elle vous obsède ? Mais, dites-moi : toute la journée, la pensée d'un acte de vertu, par exemple, du pardon d'une offense vous a poursuivies ; croyez-vous que cette obsession du bien vous soit méritoire, si vous ne vous décidez pas à cet acte de pardon ? La continuité de la tentation ne la change pas en péché, mais seulement le consentement. Sur ce sujet on pense toujours à S. Antoine ermite : le lancinement sans arrêt de la tentation ne lui fut pas péché, mais sainteté.

A cause de cela, une fois éteinte la violence de la tentation, prenez garde d'y faire retour avec inquiétude, pour vous interroger trop scrupuleusement sur le consentement que vous avez pu lui donner.

J'ai relevé un jour cette maxime d'un écrivain à la mode : « Il ne faut jamais regretter ses fautes. Ça les rappelle. C'est très dangereux. Il faut les oublier. » (Robert de Flers, *Figaro* du 11 août 1928).

Prise à la lettre, pareille règle de conduite pourrait être taxée de laxisme. Elle contient pourtant sa part de vérité, si l'on regarde l'intention qui l'a dictée. Evidemment il faut juger d'après le plus ou moins de délicatesse de conscience des âmes, donc suivant les cas ; mais de façon générale, pour une chrétienne qui a le souci habituel d'éviter le péché, elle aurait tort, — sauf certitude morale de sa part d'avoir succombé, — de revenir anxieusement sur ses tentations.

II. — *Combattez la tentation*

S'il ne faut pas s'exagérer la tentation et en faire un péché, ce serait verser dans l'excès contraire que de minimiser les dangers qu'elle représente. C'est le démon qui la souffle pour nous perdre. Il importe donc de la combattre.

Comment ?

Distinguons deux phases : celle de la paix et celle du combat.

1. En temps de paix, je veux dire en dehors de toute tentation, le danger serait de s'abandonner à la douceur de vivre, de se laisser aller à l'insouciance, de ne pas se tenir prêt pour la lutte toujours possible.

Vous connaissez la sage consigne de la tranquillité des nations : « *Si vis pacem, para bellum,* si tu veux la paix, prépare la guerre, » c'est-à-dire, si tu veux que les autres peuples ne troublent pas ta paix, sois assez armé pour décourager leurs tentatives de guerre.

Cela vaut également pour le combat spirituel : l'âme doit prévoir la lutte, s'armer pour sa défense, se tenir prête à la riposte.

Au lieu de s'amollir pendant les répits que lui laisse son ennemi, et qui sont souvent ruse et tactique de sa part pour la surprendre un jour désarmée, l'âme se doit de s'entraîner à l'effort, de se maintenir en forme, de ne pas abandonner le pied de guerre, et cela par la pratique de la mortification des sens extérieurs et intérieurs.

Que la jeune fille qui veut rester pure surveille ses regards et leur interdise certaines lectures ou certains spectacles ! Qu'elle ferme ses oreilles aux propos équivoques et aux conversations malsaines ! Qu'elle bride sa langue sur les propos malveillants à tournure de scandales que la calomnie ou la médisance font courir sur telle compagne !

Qu'elle n'abandonne pas non plus les rênes de son imagination au galop de ses rêves, et qu'elle refrène aussi la curiosité de son intelligence qui s'ouvre à des réalités de l'existence inconnues jusqu'alors.

Elle s'habitue ainsi à la maîtrise de ses sens et de ses facultés, elle les tient dans ses mains, elle leur fera faire front, le moment venu, à l'attaque de l'ennemi.

2. Quand se produira cette attaque, en temps de guerre, à l'heure de la tentation, il lui faudra déployer de nouveaux moyens, et plus nombreux et plus puissants, pour tenir tête au choc de son adversaire.

Ils sont connus : la prière et la pensée des fins dernières.

La prière renforcée d'une fréquentation plus assidue des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Nous ne luttons pas à armes égales ni à nombre égal avec le démon. Par nature, l'habileté de son intelligence et la puissance de sa force dépassent les nôtres, et il s'appelle légion. Notre succès reposera sur nos alliances avec le ciel, la Vierge Marie, Notre-Seigneur. Assurons-nous leur concours, le concours de la grâce, par la prière et la sainte communion.

Réfléchissons aussi à l'enjeu de la bataille : notre âme, notre éternité, notre ciel. Quelle sagesse profonde dans l'avertissement de l'Esprit-Saint : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez point ! » Et là encore, pour appuyer cet enseignement de l'expérience des saints, je reviendrai à un trait de la vie de S. Antoine : quand le démon, empruntant la figure d'une femme effrontée, vint le provoquer à des actions criminelles, la pensée des flammes dévorantes et éternelles de l'enfer éteignit, en son corps et en son âme, la flamme de la concupiscence.

Prière et réflexion : voilà les armes de l'âme aux prises avec le démon.

Qu'elle s'en serve, mais qu'elle fasse preuve également, comme un chef qui mène la bataille, d'une tactique habile. Il est un conseil, par exemple, que donnent tous les saints et tous les maîtres de la vie spirituelle : celui de la diversion. On peut sembler fuir le combat, on y échappe habilement. La tentation vous harcèle ? Ne restez pas avec vous-même, créez-vous une distraction, cherchez une compagnie. La violence de la tentation n'est pas indéfinie. Quand vous vous retrouverez seule, votre esprit pensera à autre chose. Vous vous serez changé les idées.

III. — *Utilisez la tentation*

Il y a mieux à faire pourtant que de combattre la tentation, c'est de l'utiliser, je dirais même de l'utiliser quelle qu'en soit l'issue.

1. Henry Bordeaux écrivait un jour : « Marc-Aurèle, parmi ses maximes, a jeté celle-ci que j'ai tant de fois méditée avec mes maîtres et amis, Bourget et Barrès, pour son extraordinaire conseil de vérité : *faire de l'obstacle la matière de son action.* De même que le cheval lancé s'appuie sur le mors par lequel le cavalier pense le retenir et y découvre une plus grande solidité dans la course, de même l'homme éprouvé peut tirer de l'épreuve une force nouvelle. Exploiter l'épreuve, c'est une merveilleuse trouvaille. » *(Echo de Paris* du 1er janvier 1929).

La tentation est une épreuve ; exploitons-la. Le démon voulait en faire notre défaite ; tournons-la en victoire contre lui. Au lieu qu'elle aboutisse au péché, qu'elle s'achève en vertu.

Le démon nous tente contre la foi ? Disons : « Je crois, Seigneur, je crois, mais venez en aide à la faiblesse de ma foi. » — Il nous tente contre l'espérance, menace de nous faire perdre confiance, va peut-être nous jeter dans le découragement ? Répétons la belle acclamation : « Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ! » — Il nous tente contre la belle vertu ? Redonnons notre cœur à Marie, comme au jour de notre première communion.

Oh ! mérite et joie de ces victoires ! mérite chèrement gagné, mais d'autant plus beau ! joie bien supérieure et plus durable que celle du plaisir consenti qui ne laisse qu'amertume, dégoût et tristesse.

2. Pourtant c'est cette amertume qui nous reste : nous avons succombé, nous nous trouvons en face de notre péché.

Faut-il nous abandonner à l'abattement et à la tristesse déprimante des vaincus ?

Souvenons-nous plutôt de S. Paul : *Omnia cooperantur in bonum.* Tout doit tourner à notre bien. Il nous reste à utiliser encore la tentation, en tirant le bien du mal.

Utilisons-la pour nous humilier au vrai sens du mot, c'est-à-dire pour prendre davantage conscience de notre faiblesse humaine. Nous nous regardions peut-être comme préservés de certaines chutes par notre éducation, notre milieu, nos habitudes. L'orgueil pointait à notre insu et nous pensions inconsciemment sans le dire, comme le pharisien : « Je ne suis pas comme les autres hommes. » Nous frisions la présomption, nous jugeant capables, sans risque aucun, de tout voir, de tout lire, de nous mêler à tout. Notre expérience vient de nous rappeler à la réalité, qui est celle d'une faiblesse illimitée en dehors du secours de la grâce. Disons donc avec le saint roi David : « *Bonum mihi quia humiliasti me,* c'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié. » Vous me préservez d'une superbe qui m'aurait conduit à de plus lourdes chutes, et d'une présomption qui m'aurait fait courir de plus hasardeuses aventures. Je reconnais mon néant, mon impuissance au bien, mon inclination au mal.

Et, conséquence immédiate, utilisons la tentation pour nous engager plus personnellement et plus à fond dans la pratique de la piété : de la prière et des sacrements, sauvegarde indispensable, parce que sources de la grâce absolument nécessaire qui compensera notre faiblesse. Oui, on nous l'avait bien dit et redit autrefois, pendant notre enfance, sur les bancs du catéchisme, qu'il fallait prier et communier, sans quoi nous ne résisterions pas à la tentation. Nous le croyions d'autorité, mais cela restait quelque peu mystérieux. Nous n'avions pas affronté ces dangers qu'on nous faisait entrevoir pour un avenir prochain. Il nous manquait la rude instruction de l'expérience, celle qui a fait dire : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! » Nous savons maintenant et nous pouvons encore. Car vous êtes à un âge où vous commencez seulement à vous engager dans la vie, où l'avenir est à faire, où l'on croit à l'idéal.

Sur des fautes autrement graves et plus souvent répétées que les nôtres se sont édifiées de magnifiques saintetés, celle d'une Marie-Madeleine et d'un S. Augustin. Ils avaient touché les abîmes et ils ont rebondi jusqu'aux sommets. C'est qu'ils avaient compris le mot de S. Paul : « Ma grâce te suffit. »

* *

Au terme de cette instruction, pour vous laisser sur l'impression dernière et définitive à garder de la tentation, permettez-moi de vous raconter un souvenir d'une visite à un de nos beaux châteaux de France.

Au château d'Oiron (Deux-Sèvres), dans la chambre dite de Louis XIV, j'ai noté une décoration et des inscriptions très significatives. Sur le côté gauche de la cheminée, au-dessus d'un navire aux voiles déployées, mais immobile, on lit cette légende : « *Tranquillitas nocet,* le temps calme est défavorable. » Sur l'autre côté, le décorateur a peint le même navire, mais toutes voiles gonflées par le vent avec cette suite de l'inscription : « *Sæpe juvant*

contraria, souvent les vents contraires sont d'un grand secours. »

Et je revoyais en même temps par la pensée, dans une petite chapelle de Saint-Germain et de Saint-Loup, au milieu de ces frais petits tableaux peints avec tant d'amour par un de nos artistes au talent si délicat et qui retracent la vie des deux saints évêques, un épisode du voyage de ces prédicateurs de la foi en Grande-Bretagne. Ils traversaient la Manche pour aller combattre l'hérésie et, nous disent les vieux chroniqueurs, le démon, sentant la partie lui échapper, suscita une violente tempête au moment où la barque était déjà en vue de la côte. Et nous voyons, accourant de toutes parts, des démons affreux, aux ailes d'écailles, aux mains crochues, aux figures grimaçantes, qui s'agitent, qui voltigent, qui se pressent, et tous s'époumonnent à souffler dans les voiles, à remuer la mer, à secouer le pauvre navire, à le pousser vers la haute mer, s'efforçant d'entraver par tous les moyens l'œuvre de Dieu.

Voilà bien le jeu de Satan. Il souffle la tempête. Mais le vent fait avancer le navire.

Ainsi l'âme qui ignore la tentation, souvent ne progresse pas : l'occasion ne lui est pas assez offerte de sacrifices et de mérites. Au contraire, l'âme tentée, mais qui comprend, combat et surtout utilise la tentation, fait servir à son avancement l'œuvre du démon. Ainsi soit-il.

III

LE CŒUR

Mes enfants,

Vous avez certainement entendu plaindre autour de vous des personnes atteintes de maladie de cœur. On ne parle jamais des cardiaques qu'avec beaucoup de compassion ; et il semble encore qu'on n'y met jamais assez de pitié. C'est que, avec un cœur malade, on ne tient à la vie que par un fil, on est à la merci de la première impression trop vive ou seulement d'un pas plus rapide que de coutume, on est exposé à être emporté tout d'un coup ; n'est-ce pas en effet l'explication de la plupart des morts subites : une embolie au cœur ?

Dans la vie spirituelle, c'est aussi le cœur qui nous expose le plus. Le cœur, c'est-à-dire, vous me comprenez bien, cette sensibilité native toujours en quête d'affection. Il suffit parfois d'une imprudence de ce pauvre cœur pour ruiner des années de vertu, comme il suffit d'une étincelle de la locomotive du rapide pour incendier toute une moisson ou toute une forêt.

Je comparerais volontiers les occasions de péché à ces dangers extérieurs qui menacent notre vie : à un « chaud et froid » imprudent qui donne des frissons de fièvre, à une nourriture avariée qui intoxique l'organisme, à un accident imprévu qui bouscule, renverse et laisse infirme. Le cœur, la sensibilité, la sensibilité mal réglée, c'est le mal interne qui ne nous quitte pas, qu'on porte partout et toujours avec soi, qu'il reste à surveiller même quand on s'est défendu héroïquement, comme un ermite, contre les dangers du monde, en se retranchant dans la solitude. Et les tentations elles-mêmes du démon ne sont dangereuses que parce qu'elles trouvent dans notre cœur l'allié tout prêt à nous trahir, à lui ouvrir les portes, à lui livrer la place. De toutes les cartes que le démon a en mains dans son jeu contre nous, c'est presque toujours « atout, cœur ! »

Voilà la vérité : des occasions extérieures du péché, des tentations du démon, du cœur, de ces trois éléments de maladie ou de mort spirituelle, c'est le cœur qu'il faut toujours surveiller. C'est là qu'est le point faible, le point douloureux, le point névralgique. Lacordaire a dit : « L'amour une fois entré dans le cœur de l'homme, toute passion habitait avec lui. » On a donné bien des définitions d'une Retraite de jeunes filles ; je l'appellerais volontiers une auscultation du cœur.

C'est à cette auscultation qu'il faut vous décider ce soir. Pour cela, je voudrais d'abord vous faire prendre davantage conscience des dangers du cœur dans la vie morale, surtout de la jeune fille ; et ensuite, vous indiquer à quels signes vous reconnaîtrez que votre cœur est bon ou, au contraire, qu'il réclame peut-être, en raison de votre nature ou d'habitudes déjà contractées, un régime, un traitement, une surveillance spéciale.

I. — *Dangers du cœur dans la vie morale*

Le rôle du cœur, de la sensibilité, de la partie affective dans la vie morale, sa pente naturelle à tout dominer et tout diriger, sa tendance instinctive à tout absorber en lui est un lieu commun de la psychologie, de l'observation, de l'expérience. Prêtez votre attention à notre manière de parler. Il n'est pas un geste, une parole, une attitude qu'on ne ramène à lui : pour caractériser une personne on dit : « C'est un grand cœur, un bon cœur, un mauvais cœur, un cœur noble, ardent, généreux, vil, froid, égoïste. »

Comment en serait-il autrement ?

Le bon Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance. Et avant tout, Dieu est amour, *Deus charitas est*. Et quand il a daigné nous révéler l'idée juste à nous faire de lui, il s'est manifesté à nous sous le symbole du cœur, il s'est appelé le Sacré-Cœur.

L'homme lui-même a beau s'en défendre, se rengorger avec orgueil, prétendre qu'il n'est que raison, réflexion et sang-froid ; la vie le contredit et lui donne tort : il se laisse mener surtout par son cœur.

Pourtant, il est bien vrai que c'est surtout chez la femme que le cœur prédomine. S. Thomas d'Aquin, aussi profond connaisseur du cœur humain que grand théologien, a donné cette explication, non pas fantaisiste, non pas seulement ingénieuse, mais encore très plausible, sur la création de la première femme : Dieu, dit-il, a pris la substance dont il devait former la femme, sur le cœur de l'homme. Il ne l'a pas tirée de sa tête, parce qu'elle n'est pas faite pour la domination. Il ne l'a pas tirée des pieds, parce qu'elle n'est pas faite pour la servitude et le mépris. Il l'a prise sur son cœur, parce qu'elle est faite pour aimer et être aimée. (Cf. Ia P., q. XCII, art. 3).

Elle est faite pour aimer et être aimée. Toujours c'est son cœur qui parle le premier. Avant que la raison et la réflexion n'aient eu le temps d'intervenir, il s'émeut, il vibre, il veut agir, pour le bien comme pour le mal.

Mais c'est surtout à l'âge où vous êtes pour la plupart, qu'on est « tout cœur. »

Je le sais, jamais il n'a dit son dernier mot, jamais il ne consent à démissionner, jamais il ne résilie ses fonctions. C'est le cœur qui vieillit le dernier. Jusque dans la vieillesse on garde un cœur jeune, ou du moins qui se croit jeune, et toujours il

faut être en garde contre le « démon de midi » et le « démon du soir » aussi bien que contre le « démon de l'aube ».

Néanmoins, encore une fois, c'est surtout à votre âge que le cœur parle plus haut, parce que, pense-t-il, c'est son heure ou jamais.

Pendant les années d'enfance, il n'était pas encore assez gonflé de sève, il s'ignorait lui-même comme il ignorait beaucoup d'autres choses, il se contentait ou s'affligeait de joies et de chagrins à sa taille, de petites joies et de petits chagrins... qu'il oubliait vite...

Pendant les années de la maturité, peut-être en saura-t-il trop ; il sera davantage sur ses gardes, il se donnera moins. Les autres, du reste, ne le solliciteront plus autant, il recevra moins, il aura perdu de ses charmes et de ses attraits. Il ne se voit pas vieillir, mais les autres le voient bien.

Mais entre 20 et 30 ans, c'est, comme on dit, le bel âge. Le cœur est peuplé de rêves, il bourdonne de désirs, il est plein à éclater. Il voit tout en rose, dans le rose de ses illusions et de sa confiance. Et comme si ce n'était pas assez de cette plénitude intérieure, voici qu'on vient à lui avec des sourires, de l'avenir et des promesses. Il lui semble qu'un autre cœur répond en écho à la voix qui chante en lui le bonheur d'aimer et d'être aimé. Comment ne s'arrêterait-il pas pour écouter cette autre voix si semblable à la sienne ? Comment ne s'émouvrait-il pas de s'y reconnaître ? Comment ne s'accorderait-il pas à cette musique faite pour lui ?

C'est l'âge où la jeune fille, étonnée peut-être, s'avoue et avoue pour la première fois : « J'ai besoin d'aimer. » Heure décisive bien souvent, dont dépend le sérieux de la vie et l'avenir éternel !

« J'ai besoin d'aimer ! » Cet aveu timide n'a rien de honteux, ni de séditieux, ni de scandaleux ; il est normal, légitime, dans l'ordre. C'est le cri spontané de ce cœur que Dieu lui-même a placé dans votre poitrine tout exprès pour cela, pour aimer et s'il n'en jaillissait pas quelque amour, pour une cause ou pour une autre, c'est cela qui serait extraordinaire et anormal.

Mais, nous l'avons dit, ce cœur est exigeant, il accapare, il ramène tout à lui. Parce que l'homme vit surtout par lui, le cœur s'imagine volontiers qu'il a le droit d'imposer sa volonté. Et il aurait vite fait d'ériger en principes et en lois intangibles tous ses besoins, tous ses désirs, tous ses rêves.

C'est ce qu'a fait le cœur dépravé des mondains. A l'encontre de la morale chrétienne il a promulgué ses maximes à lui : « On a bien le droit de s'amuser ; il faut que jeunesse se passe ; profitons de notre bon temps. » Et si ces maximes n'ont pas cours partout, du moins elles sont dans l'air, elles circulent dans l'atmosphère que vous respirez, elles créent autour de vous une ambiance malsaine.

Alors, sous la poussée de ce besoin d'aimer, de donner et de recevoir des témoignages sensibles d'affection, de jouir de tout ce qu'ils apportent de joie, de sourires et de soleil, n'entrevoyez-vous pas le danger pour des cœurs affamés d'en prendre plus qu'à leur faim, de mendier leur joie à n'importe qui et à n'importe quoi, de s'en gaver jusqu'à s'en rendre malades ?

Oui, ceux-là qui n'écoutent plus que leurs désirs sont des malades, leur cœur ne bat plus régulièrement, les pulsations sont trop précipitées.

Peut-être portaient-ils de naissance ce germe morbide, à cause d'un tempérament trop affectueux, d'une nature trop sentimentale ; peut-être ont-ils gagné leur mal par contagion, à cause de leur milieu, de leurs lectures trop libres ; peut-être l'ont-ils contracté à cause d'une imprudence inexpérimentée, continuée par faiblesse, prolongée par habitude : peu importe ! Encore une fois, désormais ils ont le cœur malade ; il leur faut absolument le traitement par la confession et la communion fréquentes ; ils doivent se mettre au régime, qui, comme la plupart des régimes, prive justement de ce qu'on aime.

Voilà, mes enfants, le danger que présente votre cœur, surtout à votre âge. Je ne crois pas avoir exagéré les choses, comme ces médecins plutôt pessimistes qui se déclarent presque toujours devant un cas désespéré, quand on les fait appeler, afin de se créer une réputation d'habileté et d'expérience par des guérisons prétendues difficiles. Je n'ai fait que décrire la naissance, le progrès et l'envahissement du mal, tel qu'il se présente dans la plupart des cas.

Puisque c'est un mal si commun et si dangereux, ce que je vous demande, c'est de ne pas laisser passer cette Retraite sans ausculter votre cœur. Car, encore une fois, s'il y a un malaise dans votre vie morale, — de la répugnance pour la fréquentation des sacrements, des irrégularités dans vos habitudes de vous retrouver avec les jeunes filles de votre âge ou dans vos réunions d'association, des doutes même sur la foi ou l'efficacité des pratiques de piété, — très probablement cela provient du cœur. L'expérience a raison : le plus souvent c'est le cœur qui fait mal à la tête.

Pour vous aider dans cette auscultation nécessaire, il me reste maintenant à vous indiquer les signes auxquels vous reconnaîtrez le bon ou le mauvais fonctionnement de votre cœur, les moyens qui vous permettront d'établir un diagnostic très sûr.

II. — *Eléments du diagnostic du cœur*

Quand un cardiaque lui demande une consultation, le docteur prend ses instruments pour déterminer le nombre de ses pulsations et sa tension artérielle.

A quoi aurez-vous recours pour ausculter votre cœur ?

Tout simplement à la grande règle de la charité qui doit présider à toutes nos affections, quelles qu'elles soient, et dont vous connaissez bien la formule, puisqu'elle est contenue dans l'acte que vous récitez chaque jour dans vos prières : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, par-dessus toute chose, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, et j'aime aussi mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. »

Aimer Dieu par-dessus toute chose, aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, c'est le double rythme dans lequel doivent entrer tous les battements de votre cœur. C'est la règle sur laquelle il faut mesurer vos affections, vos amitiés, et peut-être un amour naissant.

1. Première question : *Aimez-vous Dieu par-dessus toute chose ?*

Oh ! je ne vous demande pas si vous avez plus chaud au cœur quand vous pensez à Dieu que lorsque vous pensez à quelqu'un qui vous est cher à un titre ou à un autre ? Je ne vous demande pas si votre visage rayonne devant le tabernacle, en compagnie du bon Dieu, davantage qu'en telle autre

compagnie ? Je ne vous demande pas si une grâce intérieure du bon Dieu fait battre votre cœur aussi fort qu'une surprise, qu'un présent, qu'un cadeau fait par une main aimée ?... Dieu, sa présence, ses grâces restent toujours pour nous l'invisible ! Les affections de la terre, leur compagnie, leurs manifestations ont lieu avec un cœur, dans des regards, par des gestes semblables aux nôtres. Alors comment les affections des créatures n'auraient-elles pas plus de retentissement dans notre être, fait d'une âme et d'un corps, que l'amour du bon Dieu ?

Mais aimer, ce n'est pas sentir, c'est vouloir. Aimer le bon Dieu par-dessus toute chose, ce n'est pas sentir son amour par-dessus tous les autres, mais le vouloir, Lui, par-dessus toutes les créatures.

En ce sens, je vous fais une seconde fois la même demande : Aimez-vous le bon Dieu par-dessus toute chose ?

Dans votre pensée, dans vos convictions, dans votre appréciation des choses à la lumière de votre foi, le tenez-vous pour le souverain bien, pour la beauté incomparable, pour la bonté et l'amabilité mêmes ?

Dans votre volonté, le préférez-vous, lui et sa grâce qui est en vous, et ses commandements qui sont la loi morale de votre vie, le préférez-vous, Lui, aux autres ou à l'autre ? Etes-vous prêtes à tous les sacrifices, même aux sacrifices crucifiants et saignants du cœur, plutôt que de pécher, plutôt que de lui déplaire pour ne pas déplaire à l'autre ?

Encore une fois, en ce sens, aimez-vous Dieu par-dessus toute chose ? Si sincèrement vous pouvez répondre *oui*, alors, de ce côté tout va bien. Le fonctionnement de votre cœur est normal. L'ordre y règne : « Messire Dieu, premier servi », comme disait votre sainte aînée Jeanne d'Arc, et après, la créature tant que vous voudrez.

Mais si, sincèrement, vous devez répondre : *non*, alors dites-vous : « Cela ne va pas. Mes affections ne sont pas régulières. Je mens chaque jour au bon Dieu quand je lui dis : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toute chose. J'ai le cœur malade. Il faut que je me surveille, il faut que je me soigne. Autrement, c'est inévitable, j'en mourrai, et j'en meurs déjà. »

2. Deuxième élément du diagnostic : *Aimez-vous votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu ?*

Je sais de quel amour je dois m'aimer. Je sais quel bien je dois me désirer et me vouloir avant tout. Je sais où sont mes véritables intérêts. Je dois m'aimer selon le cœur de Dieu, pour son amour. Je dois désirer et vouloir avant tout mon salut, ma sanctification, la grâce de Dieu en mon âme, puisque cela c'est aimer Dieu à travers moi. Mes véritables intérêts, ce sont mes intérêts éternels, parce qu'ils sont d'abord les intérêts de Dieu, la gloire qu'il est en droit d'attendre de sa créature.

Est-ce ainsi que j'aime mon prochain : mes compagnes, les amis de la société où je fréquente, celui qui sera bientôt un autre moi-même, en un mot toutes mes relations de cœur ?

Est-ce que je les aime pour l'amour de Dieu ou pour l'amour de moi, et peut-être de ce qu'il y a de moins noble ou même de plus vil en moi, par égoïsme ou par sensualité ? Est-ce que je cherche avant tout l'union de nos âmes pour accomplir plus facilement à plusieurs dans l'amitié, à deux dans le mariage, par notre affectueuse entr'aide mutuelle, tous les devoirs que comporte le plan de notre salut, de notre sanctification, de la glorification de Dieu en nous et par nous ? Est-ce que dans nos relations je sauvegarde avant tout nos intérêts éternels communs, notre bonheur du ciel avant ce que le monde appelle le bonheur, le bonheur de la terre ?

Je reprends, pour me résumer, dans sa brièveté la formule de la loi de l'amour : aimez-vous votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu ?

D'après votre réponse, d'après votre *oui* ou votre *non*, vous jugerez en toute sûreté l'état de votre cœur.

Car, mes enfants, ce mot « l'amour » n'a pas cent, ni dix, ni même deux significations. Les romanciers et les dramaturges boulevardiers peuvent le mettre en étiquette sur des désordres qu'on ne nomme pas devant un auditoire de jeunes filles, ni même entre chrétiens, comme le recommande l'apôtre S. Paul ; cela n'y change rien. Devant la conscience et devant Dieu, ces désordres restent des désordres, une contrefaçon, un avilissement, une profanation de l'amour véritable.

Je le reconnais, l'amour a des degrés, des manifestations diverses, légitimes et même obligatoires. On doit aimer sa mère plus qu'une étrangère, et son fiancé avec plus de tendresse que l'inconnu que l'on croise. C'est l'enseignement du catéchisme.

Mais sous la diversité de ces nuances, s'il ne demeure foncièrement l'amour de Dieu par-dessus toute chose et l'amour du prochain pour Dieu, il n'y a plus que le masque de l'amour. Et ce qui se cache sous ce masque s'appelle de son vrai nom l'égoïsme, ou la sentimentalité, ou la passion, ou toute autre déviation ou dépravation du cœur. Ce n'est pas de l'amour, ce sont des péchés qui tuent l'amour.

* *

Cœurs jeunes qui vous ignorez encore, cœurs préservés qui n'avez pas connu la lutte, cœurs victorieux qui n'avez pas succombé, — malgré votre jeunesse, malgré cette grâce de préservation, malgré des victoires ajoutées à des victoires, croyez à la parole du prêtre et souvenez-vous toujours qu' « il faut porter son cœur comme un vase fragile. » La bienheureuse ignorance de l'enfance cesse vite, surtout dans notre société contemporaine ; cette grâce de préservation, vous n'avez pas l'assurance qu'elle durera toujours ; les batailles commencées par les plus éclatantes victoires peuvent s'achever en déroute et en défaite. Même le printemps et l'été écoulés, il y a parfois de beaux jours d'automne et même d'hiver dont les rayons de soleil sont encore plus traîtres et plus dangereux.

Cœurs engagés en plein combat, ne vous étonnez pas, soyez vaillants et forts, surtout ne cédez pas au démon du défaitisme. Il est faux de penser et de dire, comme l'impression s'en dégage du roman moderne et comme l'opinion en court le monde, qu'on succombe fatalement à certaines tentations. La vérité, c'est qu'on peut et qu'on doit en triompher avec la grâce de Dieu, parce que cette grâce ne fait jamais défaut et que nous restons toujours libres,... et c'est le plus bel objectif offert à votre jeunesse : « La plus belle victoire est de vaincre son cœur. »

Cœurs atteints, cœurs partagés, cœurs livrés peut-être..., ne vous abandonnez pas à votre misère, n'allez pas croire que tout soit irrémédiable, ne doutez pas de l'amour tout-puissant qui a refait à Marie-Madeleine un cœur nouveau. Un sursaut énergique, crucifiant peut-être, dont vous savez qu'il va vous

briser, vous est demandé sans doute. Mais des morceaux de votre pauvre cœur le Christ des résurrections fera renaître un cœur d'enfant.

Tous, qui que nous soyons, cédons à son invitation : « *Præbe mihi cor tuum, fili mi,* mon enfant, donne-moi ton cœur. » C'est une richesse que notre ignorance et notre faiblesse risquent de gaspiller. Lui seul peut lui faire produire toute sa valeur : « Mon enfant, donne-moi ton cœur ! » Ainsi soit-il.

FIN

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

II

LE SENS DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Comment retenir sur mes lèvres le cri d'admiration émue qui monte de mon cœur ? A quel pieux et réconfortant spectacle vous me donnez d'assister ! Je vous ai vus vous succéder dans la faction d'honneur que vous avez faite auprès du trône d'amour du Roi des rois. Ce matin, vous vous pressiez au Banquet céleste pour rassasier vos âmes affamées de vie ; et ce soir, doublant vos rangs, vous venez apporter un solennel hommage à ce Suzerain, dont vous êtes fiers de relever. A l'heure trouble où nous sommes, heure de défection et d'apostasie pour beaucoup, au milieu des tristesses que nous causent les événements de chaque jour, qu'il est bon de contempler une assemblée de croyants et de fervents comme celle-ci ! Quelle consolation pour le Cœur du divin Maître ! Quelle juste récompense du dévouement sans bornes que vous prodiguent votre bien-aimé pasteur et ses dignes auxiliaires ! Quelle espérance pour un avenir de régénération chrétienne !

Vous n'attendez pas de moi une démonstration théologique sur l'objet de cette solennité. Vous attendez plutôt que je donne une voix, une expression aux sentiments qui débordent en ce moment de vos âmes. J'essaierai donc de traduire le vrai sens de votre présence ici. Me tromperai-je en y voyant un acte de foi, un acte de réparation, un acte de patriotisme ?

I. — *Un acte de foi*

Vous croyez de toute la force de votre être, du plus profond de votre âme, de toute la libre adhésion de votre intelligence. Et il ne vous suffit pas de croire en un Dieu-Nature, force aveugle, inconsciente et souvent brutale, ni à un Etre suprême, dont le nom couvre en certaines sociétés secrètes le culte de l'éternel ennemi de Dieu ; ni en cette divinité impersonnelle, vague, insaisissable, derrière laquelle se retranchent tous ceux qui n'ont pas le courage de se dire franchement athées.

Non, m. f., vous croyez en Jésus-Christ. Et le Christ n'est pas seulement pour vous un habile réformateur, un sage consommé, un philosophe éminent, un moraliste incomparable, un grand homme en un mot. Le Christ, c'est le Fils increé du Père, le Verbe de l'Intelligence éternelle, l'Image parfaite de l'Etre infini. C'est Dieu lui-même, épris de compassion pour notre misère, descendu du ciel, revêtu de notre humanité et mort pour notre salut. C'est le divin Ressuscité, le vainqueur de la mort, le triomphateur de l'enfer. C'est l'Homme-Dieu, couronnant tous ses bienfaits, consommant son sacrifice, résumant tous les mystères de sa vie par la plus merveilleuse des institutions, dont le nom seul, l'Eucharistie, rappelle le dernier mot de la puissance, le chef-d'œuvre de la sagesse, l'excès suprême de l'amour. C'est l'Emmanuel, Dieu avec nous, hier, aujourd'hui, demain et toujours, devenu au Saint-Sacrement le compagnon de notre exil, le guide de notre pèlerinage, l'aliment de nos âmes. Et, puisqu'il conserve tous ses droits, en dépit des abaissements dans lesquels il a daigné descendre, depuis le sein de son Père jusqu'à Bethléem, de la Crèche au Calvaire, et du Golgotha à l'autel, sur le vêtement de sa sainte humanité, et même sur celui des espèces sacramentelles, il porte écrit en caractères ineffaçables : « *Roi des rois, et Seigneur des seigneurs.* » (Apoc., XIX, 16).

Oui, le Christ est Roi. Il l'est par droit de nature, par droit d'héritage, par droit de conquête. Il est Roi des hommes et des peuples, des sujets et des gouvernants, des individus et des sociétés. Tout lui appartient, tout relève de lui, tout doit s'inspirer de lui dans l'enseignement, dans les arts, dans le travail, dans l'ordre social, dans la politique ; il a le droit de régir, de gouverner, de commander, nul ne peut légitimement s'en affranchir, nul n'exerce l'autorité que par lui et sous sa dépendance. « *Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt.* » (Prov., VIII, 15).

Voilà ce que vous croyez, n'est-il pas vrai ? Votre présence ici, en ce jour, dit tout cela. Elle est un témoignage : vous êtes les témoins du Christ, comme il nous a demandé de l'être (Act., I, 8). Elle est une confession, cette confession même que Notre-Seigneur a promis de payer de retour devant son Père : *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo* (Mt., X, 32). Elle proclame votre foi au Dieu caché, mais réellement vivant sur nos autels, à ses droits imprescriptibles, à sa royauté universelle. Plus la négation ignorante ou impie s'affirme à tous les degrés de l'échelle sociale, plus vous éprouvez le besoin, plus vous estimez un devoir, plus vous vous sentez fiers de faire écho à ce concert qui retentit sans interruption dans les cieux : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles ! »

II. — *Un acte de réparation*

Mais là ne s'arrête pas la portée de votre acte. Vous venez, vous surtout, Messieurs, vous les chefs dans l'humanité, vous venez reprendre aux pieds du Roi Jésus la place que les hommes ont depuis trop longtemps abandonnée, et vous, Mesdames, celle que tant de femmes, elles aussi aujourd'hui, désertent ; vous venez, par le spectacle de votre foi, apporter la grande leçon du bon exemple à ces masses que les mauvais exemples donnés d'en-haut, des sommets de la fortune, du rang, de l'intelligence, du pouvoir, ont si tristement égarés ; vous venez opposer devant Dieu vos réparations à la perversion des esprits et des cœurs que tous, hommes et femmes, ont contri-